

Chère Marie-Jo,

J'ai bien reçu ta lettre et je te remercie d'avoir étoffé mes connaissances sur cet incroyable pan de vie que fût celui de George Sand. Je reste toujours frappée par la similitude des combats et du sort des femmes à travers le monde. De ma rive sud, là où le code du statut personnel fût promulgué en 1956 au lendemain de l'indépendance de la Tunisie et avant même la constitution tunisienne, arrachant les femmes à la polygamie, à la répudiation, à la tutelle matrimoniale, au droit de contrainte et au devoir d'obéissance en leur octroyant des droits inconcevables alors dans le Monde arabe, un code qui demeure encore « choquant » par son féminisme dans plusieurs parties de ce monde au moment même où je t'écris. De ma rive sud, je me demande si tout cela est suffisant. Enfin non, je ne me pose même pas la question, j'affirme que tout cela reste insuffisant. D'ailleurs que peut l'émancipation normative face à des siècles de patriarchie et de dominance masculine où la femme demeure la gardienne de l'honneur familial. Affranchies par les lois, rattrapée par le poids de la tradition, de la religion et des conventions sociales, nos vies nous appartiennent-elles réellement ?

Je pense qu'il serait anecdotique de te confier que ma réponse tardive n'est en rien due à une quelconque paresse intellectuelle de ma part, bien au contraire j'attendais avec impatience de répondre à ta lettre mais mon besoin vital, mon désir d'écrire n'étant en rien quelque chose de « sérieux », il a fallu que je déblaye mes devoirs de mère, de fille et d'épouse avant de m'adonner à ce qui est l'essence même de ma vie, l'écriture.

Lasse de sans cesse m'interroger, de me battre de front contre ce qui me semble injuste, rétrograde et révolu. J'ai trouvé dans l'art cette liberté qui me manquait jusqu'alors. Oh non je ne me cache pas derrière les mots, la scène et les couleurs, j'en fais des armes, des armes de construction massive. Des lieux d'expérimentation, de questionnements, d'une pluralité de vies dans une vie. Des lieux du possible là où « L'étroitesse du quotidien » s'efface instantanément devant « l'infini du rêve ». C'est en cela je pense que ces écrits épistolaires portant sur George Sand me sont apparus comme une évidence. Peut-être aussi que c'était l'écrivain préféré de ma maman qui vient à peine de nous quitter, peut-être ? qui sait ?

Chère amie, je n'ai pas fait de recherches académiques sur ce génie « qui n'a pas de sexe » de la littérature, j'ai appris à la connaître au fil de ses romans. Jeune fille j'étais plutôt attirée par le côté romanesque et pittoresque de ses écrits, ayant moi-même été très proche du murmure des étoiles, de la délicatesse de la rosée estivale, du vert gracieux des feuillages. Passant ma journée entre les pêcheurs et les bergers, vagabondant (moi, la citadine) avec les petits paysans de ce coin perdu où je passais mes vacances, rêvassant des heures devant le bleu de la mer. Je me retrouvais dans « La petite fadette » et dans « La mare au diable » comme un poisson dans l'eau. Plus tard je me promettais que je n'allais être ni une « Indiana », ni une madame « Bovary » d'ailleurs. Deux œuvres éponymes qui sous deux plumes différentes racontent un destin féminin tragique.

Non moi je voulais d'une « histoire de vie » à la George Sand. Un nom qui n'appartienne qu'à moi, un nom affranchi de la filiation et du mariage. Je voulais un coin à moi où je puisse m'épuiser à écrire, à rêver, à biffer, à recommencer. Je voulais d'une vie à la mesure de mes ambitions, de mes aspirations. Une vie que je puisse écrire et remplir de rencontres, de poésie,

de peinture, de musique et de passion. C'est tout cela chère Marie-Jo qui a fait que je me retrouve aujourd'hui sur ton chemin. Un chemin qui je l'avoue me semble impressionnant tant par l'érudition, que par les écrits et les expériences de vie.

Chère Marie-Jo, dans ta dernière lettre, tu disais que tu souhaitais me parler des peintures que George Sand concevait comme des « paysages imaginaires » et qui représentaient pour toi « une ouverture sur l'art abstrait du XXe siècle ». Si tu savais comme cet aspect méconnu m'intéresse, moi qui ai baigné toute ma vie dans la peinture.

En attendant avec l'impatience qui est la mienne ta prochaine lettre, je voulais te relever que les pantalons restent toujours un moyen pour nous les femmes tunisiennes d'échapper aux remarques désobligeantes des hommes dans la rue, dans les transports en commun ou même sur les lieux de travail. Porter une robe, dévoilant nos jambes reste un luxe que seule une femme « droite dans ses bottes » et intransigeante dans ses convictions peut se permettre.

Je m'en vais de ce pas porter la robe que j'avais prévu de mettre.

Je t'envoie les balbutiements d'un automne marin.

Myriam Soufy